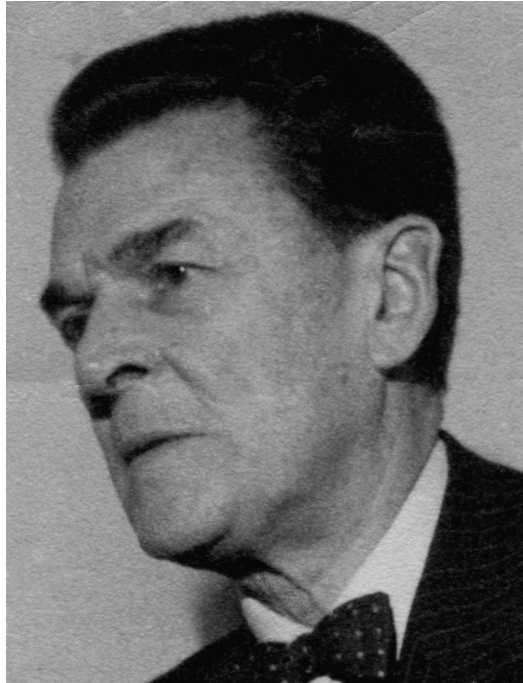


## Éloge de François DARNIS (1920-2012)

Raoul POUPON \*



Voici près d'un an, François Darnis nous quittait. Je remercie la compagnie de m'avoir demandé de dresser le portrait de cet homme à travers les évènements de sa vie de 1920 à 2012, de cet homme à qui je dois beaucoup et d'accepter de le faire un 18 juin en référence à celui qu'il admirait tant, le Général de Gaulle.

Je tiens tout d'abord à remercier sa famille, son épouse Catherine, ses enfants, en particulier Isabelle, de m'avoir consacré du temps à réunir les évènements et les détails de sa vie. Je me suis également largement inspiré du remarquable ouvrage *La famille Darnis* de son neveu René, dont je citerai quelques passages.

Nos chemins se sont rencontrés à l'hôpital Beaujon peu de temps avant qu'il n'intègre le plein temps en 1974 et qu'il postule à la chefferie de service de l'hôpital Saint-Antoine. En 1974, les deux principaux services d'hépatologie, celui dirigé par René Fauvert à Beaujon et celui de Jacques Caroli à Saint-Antoine étaient en effet ouverts à la succession. Assistant de René Fauvert en 1956 puis médecin des hôpitaux à temps partiel à Beaujon, il vit grandir ce service sur la scène nationale et internationale sous l'impulsion de J.-Pierre Benhamou dont il avait une grande estime. Son choix se porta sur Saint-Antoine où probablement il se sentait plus apte à s'intégrer et à créer.

---

\* Membre correspondant de l'Académie nationale de médecine

Interne dans le service de René Fauvert puis chef de Clinique dans le service de J.P. Benhamou, il me fit la proposition de le rejoindre à Saint-Antoine en 1976 afin de le seconder en me laissant entrevoir la forte possibilité d'une carrière hospitalo-universitaire à ses côtés. C'était un homme fidèle aux valeurs et aussi à ses engagements. Je fus ainsi son collaborateur direct de 1976 à 1988. Il est resté par la suite à mes côtés comme consultant puis bénévole jusqu'en 1998.

Qui était François Darnis ?

Comme nous tous, il était le résultat de faits qui s'imposent, le lieu de naissance, la famille, l'époque traversée avec tous ses événements, les guerres, la mort, la vie. Ce donné de la vie a eu chez lui une influence considérable.

Le 25 août, ses enfants découvraient sur son bureau, 164 rue de l'université, un billet où de sa main était retranscrite cette prière :

Seigneur Jésus :

Apprenez moi,

À être généreux

À vous servir comme vous le méritez

À donner sans compter

À combattre sans souci des blessures

À travailler sans chercher le repos

À me dépenser sans attendre d'autres récompenses que celle de savoir que je fais votre sainte volonté.

C'était la signature de sa foi, de sa foi-confiance. Toute sa vie a été marquée par cette quête de la foi, de la paix intérieure, cette quête de la tranquillité de l'âme, de la sérénité et par delà l'union à Dieu.

Je l'explique par une sensibilité naturelle, ravivée par les impronnus de la vie dont il me parlait souvent, comme on le verra dans un instant.

Nous sommes nés pour agir disait Montaigne. Quand je demandais à Catherine, son épouse, ce qui, outre sa foi le caractérisait, elle me répondait sa vitalité, il avait besoin de se dépenser sans compter : le travail à l'hôpital, l'escrime, — il faisait partie de la sélection française d'escrime au JO d'Helsinki en 1952 — le tennis, l'avion qu'il pilotait chaque mercredi pour gagner Ouessant ou l'Auvergne, les deux terres où il retrouvait, me racontait-il, la solitude et le silence, la foi et la paix intérieure.

Pour comprendre et apprécier François Darnis, il faut revenir sur le donné de sa vie et sa famille auxquels il était profondément attaché.

François Paulin Darnis, son grand-père, fils du Docteur Darnis à Gounoules, Saint-Ilvide, ce bourg du Cantal, non loin de Saint-Cernin (berceau d'Henri Mondor) et de son cadet, Géraud Lasfargues, s'installa à Paris, sur la colline de Montmartre, rue des Martyrs, dans les années 1880. Après la commune, c'était là, la fameuse époque de Montmartre, des cafés concerts, d'Aristide Bruant, La Goulue, etc. D'abord chargé de la surveillance d'un cabaret de Montmartre, sous l'insistance de Maria, son épouse, il quitta ce métier « à risque » pour s'investir dans le recyclage de

tissus que sa mère avait initié, rue des Martyrs. Trente ans plus tard, ce commerce lucratif lui permit de construire une maison familiale dans le bourg de Saint-Illide, ce que François Darnis refit également à sa manière, 50 ans plus tard à partir de 1964.

Pierre Joseph Darnis, le père de François Darnis, né en 1883, ingénieur des travaux publics, eut la chance de gagner à la loterie nationale une somme conséquente qu'il investit dans l'entreprise de négoce de tissus fondée par sa grand-mère Maria.

La guerre de 1914 éclata, il en fut un héros. Il fut décoré de la Croix de Guerre à Étoile Vermeille. Il fut démobilisé le 17 février 1919. Près d'un an plus tard, le 26 mars 1920, naissait François Paulin Victor Darnis, dernier enfant d'une fratrie de six. Le 8 septembre 1920, sa sœur Françoise décède d'une coqueluche, mal soignée dit-on dans la famille. Il s'ensuit une grave dépression chez sa mère, Renée, une angoisse permanente de la mort qui l'handicaperait toute sa vie et qui marquera de façon indélébile le caractère de François. C'est, je crois, l'une des raisons du besoin de cette foi-confiance, de solitude et de silence pour prendre de la distance vis-à-vis des événements traumatisants.

Pendant les quatre premières années de sa vie, il sera confié à ses grands parents maternels, puis sera élevé dans sa famille, 16 rue Milton dans le 9<sup>e</sup> arrondissement.

François fut d'abord scolarisé au cours Bossuet puis à partir de 1929, à l'école Rocroy-St Léon, chez les Oratoriens, rue faubourg Poissonnière. En 1929, Jean Delsuc créa la 65<sup>e</sup> Parisa des scouts français à Rocroy-Saint-Léon, collège de Guy De Larigaudie, aîné de François de 12 ans, ce haut personnage exemplaire du scoutisme, ce voyageur légendaire, tombé au champ d'honneur le 11 mai 1940. La vie et le message spirituel de Guy De Larigaudie ont marqué profondément l'adolescent. Son dernier message avant de partir au combat (« Ma Sœur, Me voici maintenant au baroud. Peut-être n'en reviendrais-je pas. J'avais rêvé de devenir un saint et d'être un modèle pour les louveteaux, les scouts et les routiers. L'ambition était peut-être trop grande pour ma taille mais c'était mon rêve. Le sacrifice de ma vie n'est même pas un sacrifice tant mon désir du Ciel et de la possession de Dieu est vaste. Il n'est plus maintenant que de courir joyeusement ma dernière aventure »). François l'avait aussi en tête, le 16 juillet 1944, au plus fort de la bataille, au niveau du collet de la poche d'Avranches, de la ville de Trun, soumis au tir intense et prolongé des pièces d'artillerie allemandes.

François fit des études brillantes. Il était doué d'une mémoire fabuleuse. Il me laissait sans voix quand dans la quiétude de son bureau le samedi matin à Saint-Antoine, il me citait, sans hésitation aucune, des longs passages d'Ovide ou de Mallarmé dont il partageait le goût avec Henri Mondor, son compatriote, son collègue et son patient qu'il accompagna dans les dernières années de sa vie. C'était avant tout un littéraire, il choisit cependant de faire médecine. C'était alors un ascenseur social, comme l'avait montré Henri Mondor.

Le 8 juin 1940, alors qu'il termine sa 2<sup>e</sup> année, il est mobilisé comme aspirant à l'école des officiers de réserve de Bordeaux. Le 18 juin, il entend l'appel du Général. Le 22 juin, il entend le maréchal Pétain annonçant l'armistice.

Démobilisé en février 1941, il reprend ses études de médecine, est reçu à l'internat en 1944.

Le 6 juin, le débarquement. Il est volontaire pour s'engager dans la bataille de Normandie. À l'aide de la Croix Rouge, il rejoint la brigade canadienne stationnée à Trun. Son comportement admirable pendant les 10 jours de la bataille lui vaudra l'attribution de la Croix de guerre avec Étoile Vermeille par le Général Koenig, le 7 juillet 1945. Le 9 octobre, à 25 ans, il est promu par le Général De Gaulle au grade de Chevalier dans l'ordre national de la Légion d'Honneur. Après la libération de Paris, il rejoint la 2<sup>e</sup> DB et fera les campagnes de Sarre, de Bade-Wurtemberg et de Bavière. Il reçoit, à nouveau, plusieurs citations pour son comportement héroïque ainsi que la Croix de Guerre avec Étoile d'Argent. Il sera au défilé de la victoire sur les Champs Élysées à Paris, le 18 juin 1945, au coté du Général.

Me parlant de la bataille de Trun, il me racontait « qu'il était certain de mourir et en même temps qu'il se sentait étrangement libre ».

De retour à Paris, il vit sa vie, apprend la médecine tour à tour dans les services de Turpin, Lemierre, Lenègre, Soulié, Garcin, Bourgeois, Cachera et acquiert ainsi une solide formation pluridisciplinaire. C'est René Cachera qui le prendra comme assistant à Bichat en 1950. C'est sous son impulsion qu'il fera ses travaux sur la perméabilité capillaire qui lui vaudront le prix Dreyfus de l'Académie de Médecine et Dagnan de l'Académie des Sciences.

René Cachera était de quelques années l'aîné de Jacques Caroli et l'un des premiers à aborder les problèmes physiopathologiques, en particulier le rein du cirrhotique avec J. Hamburger.

En prenant ses fonctions à Bichat, (où il côtoiera Trémolières, Bernier, Bonfls, comme lui assistants ou chercheurs à L'INH). René Cachera lui indique un bureau où se trouve une jeune fille élégante d'une vingtaine d'années. Il s'agit de la secrétaire bienveillante du chef de service, Catherine Lalo.

Deux événements, (les « imprévus » disait-il), à un an d'intervalle, vont changer le destin du jeune médecin hospitalier.

Son père décède le 5 Janvier 1954. Ce fut un choc véritable et l'occasion d'une réflexion et d'un retour sur la mort et la vie.

Il veut fonder une famille. Après longue réflexion, Catherine Lalo accepte la demande en mariage faite par François. Le mariage est célébré le 20 avril 1955.

L'avenir de François est tout tracé, il va fonder une famille, il est l'assistant d'un brillant médecin dont la renommée s'étend à toute l'Europe.

L'été 1955, après les orages violents de fin juillet, René Cachera est dans sa propriété de Loctudy. Il fait beau, voire même inhabituellement chaud en Bretagne. Pierre Soulié et Jean Lenègre sont invités à y passer quelques jours. La discussion comme attendue porte sur les gouvernements qui se succèdent et le projet de réforme dont on parle au Conseil de la Recherche Scientifique et du Progrès Technologique, mis

en place par Mendès-France. Un certain Jean Dausset anime le groupe de réflexion au Ministère avec quelques jeunes collègues dont J.J. Bernier et propose la création du temps plein et d'unifier facultés de médecine et hôpitaux. C'est un changement radical, voire une révolution dont chacun suppose les conséquences.

François et Catherine après une étape à Gennes dans le val de Loire sont arrivés au volant de la Panhard Dyna Z à St Illide. Catherine est enceinte d'Isabelle. François va faire découvrir à Catherine sa terre d'origine. Le lendemain, on leur fait parvenir un message téléphonique, leur apprenant le décès de René Cachera, foudroyé par une crise cardiaque, en présence de Pierre Soulié et Jean Lenègre. Ils regagnent aussitôt Paris après une étape dans la propriété de la famille de Catherine dans le val de Loire. François va assurer l'intérim, à Bichat pendant quelques mois.

Mais les choses bougent, les idées évoluent. L'Association Claude Bernard, sous l'impulsion de médecins chercheurs de L'INH, en particulier Jean Hamburger, Raoul Kourilski, Jean Bernard, Robert Debré, Pasteur Valery-Radot, René Fauvert, est créée dans le but de développer la recherche à L'Assistance Publique de Paris.

Convaincu par Jean Dausset et les fondateurs de L'Association Claude Bernard, Robert Debré, Président de la Médicale des Hôpitaux, présente le projet des statuts temps plein. Son discours est accueilli avec froideur, ce qui annonce une bataille idéologique dont le plus fervent opposant est Pierre Mollaret, très proche de James Reilly qui vient d'accueillir François à Claude Bernard.

Le conflit ne prendra fin — tant les opposants multiplient les interventions — que le 31 Décembre à minuit, heure à laquelle la réforme est fixée par ordonnances par Michel Debré au terme de son mandat de Premier Ministre. À Bichat, André Lambling, à Beaujon, René Fauvert, vont développer leurs services et leurs structures de Recherche.

Mais revenons à Août 1955. Madame Cachera a en charge trois enfants. Elle propose à François la fabuleuse clientèle de feu, René Cachera. Il accepte. En même temps, avec James Reilly, il se lance sans succès mais avec ferveur dans l'étude expérimentale du syndrome d'irritation des voies biliaires et la mise au point de techniques de reproduction de pancréatites expérimentales. Il sera le premier en France à se servir de la microscopie électronique pour l'étude du foie et publiera ses travaux dans la Revue Internationale d'Hépatologie. Il est nommé en 1960 au médicament des hôpitaux de Paris au titre du concours de 1958.

Il s'en suit une période heureuse ponctuée, après la naissance d'Isabelle en 1956, par celles de Véronique en 1957, puis de Rémi, Géraud, Chantal... et d'Olivier en 1964. C'est une période ponctuée de voyages sur les traces de Guy De Larigaudie, son mentor spirituel dans l'enfance, à Rocroy-Saint-Léon. Il devient Président de « l'Union Médicale Balkanique ». Staline et Tito avait interdit l'usage de la langue anglaise dans les Balkans, la seule tolérée était le français. Ce fût l'occasion de faire connaître aux médecins Bulgares, Roumains, Yougoslaves, la culture médicale Française et pour certains d'entre eux d'obtenir l'asile en France et la nationalité française avec l'appui de Roger Frey, Ministre de l'Intérieur, ami fidèle de François.

En 1974, François Darnis intègre le temps plein et succède à Jacques Caroli à Saint-Antoine. Il y retrouve Contamin, son ami d'internat, chef du service de Neurologie. L'accueil à Saint-Antoine est réservé. Néanmoins, à force de patience et de ténacité, il va constituer son équipe propre et se séparer des « cadres » de l'ancien service. Ma nomination à Saint-Antoine ne fut pas chose aisée. Mais François était un homme fidèle à ses engagements. Lorsqu'il apprit de J.J. Bernier, par téléphone du Ministère, que le doyen de l'époque, J. Loygue avait lui, manquer aux siens et que je devais accepter le poste vacant au CHU de Lille, il n'hésita pas à contacter ses amis pour changer la donne. En mars 1981, il recevait une lettre de Raymond Barre lui annonçant la création d'un poste de Maître de conférence agrégé dans son service.

L'autre épisode qui rend compte de mon attachement indéfectible à François est le suivant. En 1980, il m'obtient une subvention conséquente qui nous permet de créer un laboratoire d'étude de la fonction biliaire. Il s'agissait d'un CIC avant la lettre. C'est dans ces 80 m<sup>2</sup> que nous avons, à force d'observations, imaginé le traitement des maladies inflammatoires des voies biliaires par l'acide ursodésoxycholique, appliqué maintenant dans le monde entier. C'est dans ces 80 m<sup>2</sup> que nous avons identifié le syndrome LPAC, cette forme génétique sévère de lithiase biliaire intra hépatique du sujet jeune et de nombreuses années plus tard, montré qu'il était dû à des mutations du gène MDR3/ABCB4.

Fin 1987, il quitte ces fonctions de chef de service mais restera à nos côtés jusqu'en 2000. Nous avons beaucoup d'affection l'un pour l'autre et une grande complicité. Dans les moments difficiles, nous savions se reconforter et nous séparer en sachant que l'on pouvait compter l'un sur l'autre.

Les douze dernières années de sa vie seront partagées entre les joies de sa nombreuse famille, de ses promenades et séjours à Saint-Illide et son plaisir de se retrouver ici même.

Était-ce une vie réussie ? Oui, je le crois. Il avait sans cesse cherché à en comprendre le sens véritable. Voilà ce qu'il nous a laissé.

L'Académie peut être fière de l'avoir accueilli. Je termine en exprimant à tous les siens l'expression de notre compassion attristée.